

# La difficulté d'échapper à sa « bonne réputation » : l'immigrant vietnamien dans la presse en France et au Canada ?

BY *Marie-Eve Blanc*

Dans cet article nous nous intéresserons à la mise en évidence et à l'analyse des représentations de l'immigrant vietnamien à travers la presse écrite en France et au Canada. Les représentations émises au sein des sociétés d'accueil sont des éléments importants constitutifs du capital social et culturel qui motivent les actions des migrants. Si les représentations que l'on produit des immigrants fonctionnent comme des « reflets de miroirs », on peut aisément penser que parfois elles ont un impact important dans les processus de discrimination et aussi sur l'acculturation des uns et des autres et par conséquent sur les stratégies d'intégration des migrants. Tout d'abord, nous nous prêterons à une analyse de textes parus de 1988 à 2005. Puis nous comparerons le portrait de l'immigrant vietnamien décrit dans les presses aux indicateurs d'insertion socioprofessionnelle dans les deux pays pour voir si les discours correspondent à ce que nous pouvons mesurer concrètement.

1  
2  
3

This article consists of a description and an analysis of the representations of the Vietnamese immigrant through newspapers in France and in Canada. The representations produced in the host countries of immigrants are major elements constitutive of the social and cultural capital which lead to the actions of the migrants. If the representations produced in regard to the immigrants function like a "mirror reflection", it can be thought that sometimes they have an important impact in the processes of discrimination and also on acculturation and consequently on the strategies of integration of immigrants. After an initial textual analysis drawing on newspapers from 1988 to 2005, of the image of the Vietnamese immigrant described in the newspapers is compared with indicators of socio-professional insertion in the two countries to see whether the discourse corresponds to what can be measured concretely.

这篇文章旨在阐释和分析法国和加拿大纸质媒体对于越南移民的表述。在这些东道国中媒体的表述成为激发这种移民行为的主要社会和文化资本要素。如果这种有关移民的表述能起到“反射镜”的作用，我们则很容易想到，这些表述话语对于移民群体遭到的歧视以及他们在东道国的文化濡化，以及由此而来的移民融入战略的形成，都有重要的影响。本文将先关注1988年到2005年间出版的媒体文本资料。然后，我们把媒体中对于越南移民的描述，比作他们在这两个国家中社会职业融入的晴雨表，从而看看这些话语是否与我们可以具体检测到的相吻合。

**Au** début des années 1990, lorsque j'ai commencé à étudier la communauté vietnamienne, l'image que nous avions des Vietnamiens vivant en France était celle d'une population laborieuse, discrète et silencieuse. Ils donnaient l'impression d'avoir trouvé leur place en France ou, du moins, se contentaient-ils de celle qu'ils avaient trouvée. Leurs enfants étaient, en général, bons élèves, ni turbulents ni bavards. Et la mobilité sociale était ascendante d'une génération à l'autre. Ils revendiquaient peu d'aide pour faire fonctionner leurs associations. Tel était le reflet que me renvoyaient les professionnels de l'aide sociale, de l'éducation et de la formation ainsi que des associations chargées de la gestion des étrangers. De toute évidence, la communauté vietnamienne semblait désormais intégrée et, de plus, les nouveaux arrivants étaient peu nombreux. Mais peut-on dire qu'une communauté est bien intégrée lorsqu'elle est silencieuse et qu'elle n'est pas source de désordre ou de danger pour le reste de la société ? Qu'en est-il aujourd'hui, trente ans après la fin de la guerre du Vietnam et le début de la fuite des *boat people* vietnamiens vers l'étranger, à l'heure de la mondialisation et au moment où une nouvelle émigration vient rejoindre une communauté bien installée ?

**Dans** cet article, nous nous intéresserons à la mise en évidence et à l'analyse des représentations de l'immigrant vietnamien à travers la presse écrite (quotidienne et hebdomadaire) de la société d'accueil (le cas de la France et du Canada anglophone et francophone). Les représentations émises au sein des sociétés d'accueil sont des éléments importants constitutifs du capital social et culturel qui motivent les actions des migrants. Si les représentations que l'on produit des immigrants fonctionnent comme des « reflets de miroirs », on peut aisément penser que, parfois, elles ont un impact important dans les processus de discrimination et aussi sur l'acculturation des uns et des autres et par conséquent sur les stratégies d'intégration des migrants eux-mêmes.

**Pour** ce faire, nous reviendrons sur notre première enquête de 1991 qui nous permettra de reformuler une nouvelle approche des communautés immigrantes vietnamiennes autour de l'acculturation réciproque et de la notion de capital social.

**Puis**, pour mieux comprendre cette possible réponse à une attitude attendue par la société d'accueil, nous nous prêterons à une analyse d'articles des presses françaises et canadiennes (francophones et anglophones) parus de 1988 à 2005. Nous ne remontons pas jusqu'à 1975, car ce qui nous intéresse, c'est l'opinion développée à propos des Vietnamiens après l'installation des réfugiés. Puis nous comparerons le portrait de l'immigrant vietnamien décrit dans la presse aux indicateurs d'insertion socioprofessionnelle disponibles dans les deux pays pour voir si les discours correspondent à ce que nous pouvons mesurer concrètement.

## L'enquête de 1991

**En** 1991, dans le cadre de notre recherche doctorale, nous avons mené une enquête par questionnaire dans la communauté vietnamienne en France en milieu urbain. <sup>1</sup> Notre échantillon était constitué de 125 jeunes âgés de 11 à 24 ans fréquentant les associations de la communauté.

**Grâce** à cette enquête, nous avons montré l'éventail des stratégies d'intégration mises en œuvre par ces jeunes, révélant parfois une ambivalence des comportements entre un fort investissement pour la réussite scolaire dans le modèle éducatif français et une revitalisation constante des valeurs familiales traditionnelles.

**On** observe que trois facteurs entrent en ligne de compte dans la production des stratégies des migrants vietnamiens : le facteur temps, le facteur éducation et le facteur politique.

Plus l'arrivée en France est tardive, plus la propension à fréquenter une association communautaire est élevée chez les jeunes. L'éducation, dans la culture vietnamienne traditionnelle, concourt à trouver une place dans la société, que ce soit celle d'accueil ou celle d'origine. Ceci s'explique par la sinisation du Vietnam pendant un millénaire et par le confucianisme qui a imprégné la société toute entière. <sup>2</sup> La réussite scolaire des enfants est un objectif familial qui correspond à la vertu confucéenne d'esprit (*trí*). Sans réussite scolaire, il ne peut pas y avoir de réussite sociale. La réussite scolaire est donc souvent utilitaire mais elle est avant tout la réussite du clan familial. Le contexte politique a aussi changé, il n'y a plus de conflit entre la France et le Vietnam, mais une politique de coopération qui se met en place et transparait dans certaines des démarches des jeunes qui veulent travailler pour leur pays d'origine. Pour clarifier les choses, un projet d'intégration n'est pas une fin en soi. Les différents modes d'intégration des jeunes Vietnamiens recouvrent des stratégies qui, elles, ont des fins et des moyens.

**L'enquête** par questionnaires révèle des types de stratégies variées. Je précise que ces jeunes sont issus de la dernière vague de migration vietnamienne entre 1974 et 1990 et fréquentent plus ou moins les associations communautaires. Les réponses aux questionnaires ont fait l'objet d'un traitement statistique (analyse multi-variée et analyse factorielle).

En résumé, on peut dire qu'il y a cinq stratégies dont certaines sont susceptibles de changer avec le temps ou avec la conjoncture historico-politique.

**Ces** stratégies sont les suivantes :

- la stratégie de rupture (qui concerne ceux qui sont arrivés récemment en France) ;
- la non-stratégie (qui concerne les plus jeunes qui n'ont pas encore de choix de vie à faire) ;
- la stratégie communautariste (ceux qui envisagent une réussite scolaire et sociale par rapport au groupe communautaire et au pays d'origine) ;
- la stratégie intermédiaire ou familiale (ceux qui envisagent une réussite scolaire et sociale par rapport au groupe familial) ;
- la stratégie individualiste (ceux qui envisagent la réussite scolaire et sociale pour eux-mêmes).

<sup>1</sup> Marie-Eve Blanc, *La pratique associative vietnamienne : Tradition et modernité du Tuong Tê Hôi*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, ANRT, 2003. <sup>2</sup> Le Vietnam a été dominé par les Chinois Han du II<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle après J.-C., il n'était alors qu'une province vassal de la Chine dans un sud lointain.

Types de Stratégies	Fins	Moyens	%
<b>Stratégie de Rupture</b>	Rupture avec la nation	Installation et insertion socio-professionnelle rapide dans le pays d'accueil	6,6
<b>Non Stratégie</b>	Aucun but défini	Aucuns	10,4
<b>Stratégie Communautariste</b>	Loyauté à la patrie 1- Vivre et travailler au Vietnam 2- Aider sa patrie	Réussite scolaire Langue maternelle Membre association Nationalité d'origine	15,1
<b>Stratégie Intermédiaire</b>	Loyauté à la famille Revoir sa famille Installation dans le pays d'accueil	Réussite scolaire Pratiques culturelles	14,1
<b>Stratégie Individualiste</b>	Réussite sociale dans la société française Visiter le Vietnam	Réussite scolaire Nationalité française Consommation loisirs	53,8

Il semble donc que, chez les jeunes Vietnamiens en France, deux types de stratégie se dégagent de l'étude de notre échantillon :

une stratégie minoritaire qui passe par l'acquisition de diplômes et donc nécessite une réussite scolaire. Mais cette réussite scolaire s'inscrit dans une stratégie communautariste dont l'objectif serait de vivre et de travailler au Vietnam. On peut dire que, dans ce cas, la socialisation familiale et associative l'emporte sur la socialisation scolaire ;

une stratégie majoritaire qui passe également par la réussite scolaire et l'acquisition de diplômes, mais où les notions de liberté et de personnalité s'expriment et donnent lieu à une insertion dans la société d'accueil. C'est le cas où la socialisation scolaire l'emporte sur la socialisation familiale et associative.

Ces résultats permettaient à l'époque et pour le seul cas de la France d'expliquer le faible engagement des jeunes dans les associations communautaires et aussi de clairement mettre en évidence leur refus de « se contenter des rôles d'Asiatiques de services ». Déjà, à l'époque, les jeunes de la deuxième génération veulent se démarquer de l'image que la société d'accueil produit de l'immigré asiatique en général.

## Problématique et approches proposées

Pour l'immigration vietnamienne en France postérieure à 1975, consécutive à la chute de Saigon et à l'arrivée de réfugiés *boat people*, seuls les travaux de Le Huu Khoa proposaient une analyse dialectique insertion-identité de la population vietnamienne.<sup>3</sup> Cet auteur se posait deux questions:

Une identité culturelle reste-t-elle intacte dans l'insertion ?

Et l'insertion dans une nouvelle société a-t-elle des répercussions sur l'identité ?

1  
2  
3

Il en concluait que l'âge et le niveau d'étude étaient des facteurs favorables à l'insertion, mais que l'identité restait difficile à formaliser. L'identité reste toujours un outil d'analyse qui permet de mieux appréhender le processus d'insertion mais n'explique rien.

Au lieu de travailler sur les mécanismes de l'intégration (ou de l'insertion) à travers l'individu et les variations de l'identité culturelle, nous avons tourné notre regard sur le processus d'acculturation réciproque et donc nous nous sommes centré sur la société d'accueil et les représentations des immigrants qu'elle produit et cela, parfois, depuis fort longtemps. En effet, il faut voir, à travers le migrant d'aujourd'hui, l'étranger ou l'Autre mais aussi l'ancien colonisé de l'Empire colonial français.

Notre problématique générale repose sur l'étude des rapports complexes entre communauté et société en nous interrogeant du même coup sur le rôle joué par l'acteur individuel. Nous essayons de comprendre comment l'acteur individuel agit tantôt pour lui-même et tantôt par convention pour le groupe. Par ailleurs, nous essayons de voir quel rôle joue la communauté d'origine sur l'individu, quel sens elle a pour l'individu dans un monde que l'on dit de plus en plus reposant sur les valeurs de l'individualisme et une globalisation qui gommerait les particularités nationales et identitaires. Le choix du monde vietnamien, au carrefour des civilisations indiennes et chinoises, société plurielle, ayant été confronté aux divers « Occidents » (France, États-Unis, URSS), se trouve être le cadre idéal pour l'étude des relations ethniques, il nous permet aussi de renouveler le questionnement de ces objets sociologiques et de leur donner un nouvel éclairage.

Par ailleurs, notre approche de l'acculturation réciproque s'insère dans une réflexion sur la notion de capital social. Capital social que nous utilisons pour explorer le fait communautaire bien qu'il soit un instrument conceptuel imparfait et dont nous connaissons les problèmes théoriques et méthodologiques qu'il pose. Malgré la difficulté d'en donner une définition et à la lumière des résultats de nos recherches en monde vietnamien, nous proposons la définition provisoire suivante : le capital social est l'ensemble des ressources accessibles aux individus par les réseaux sociaux dont ils disposent, lesquels réseaux sont producteurs de valeurs de solidarité en lien avec un sentiment d'appartenance à un groupe (produit du capital social), auxquelles valeurs s'ajoutent des connaissances et des informations (capital culturel) qui circulent dans ces réseaux et motivent les actions des individus.<sup>4</sup> Le capital social contribue

<sup>3</sup> Le Huu Khoa, *Les Vietnamiens en France : insertion et identité*, Paris, L'Harmattan, 1985.

à fonder en quelque sorte le lien social. Cependant, peut-on dire que le capital social joue un rôle fondamental dans l'intégration des immigrants à la société d'accueil ? Si l'on peut penser que l'intégration des immigrants est souhaitée par la société d'accueil (quoique ?), il en est différemment des immigrants dont l'attitude peut varier selon leurs stratégies migratoires.

## Définition de l'acculturation

1  
2  
3

**Nous** entendons ici par acculturation « l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de culture différente et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes » (à mon avis, pratiquement toujours des deux groupes).<sup>4</sup> De fait, parler d'acculturation réciproque est finalement redondant, car l'acculturation est un processus de transformation réciproque à partir du moment où les contacts sont directs et continus (sur une longue période).

**Exemple :** « bled », « couscous », « toubib » sont des exemples d'une acculturation à la culture arabe et maghrébine puisque la langue française s'est enrichie de ces mots. Pour l'acculturation réciproque à la culture vietnamienne, c'est moins évident au niveau de l'apport linguistique à la langue française et, pourtant, on trouve dans le vocabulaire argotique, le « niac » ou « niacoué » qui désigne toute personne d'origine asiatique (et qui vient du mot *nhà quê* qui signifie paysan en vietnamien ou simplement l'habitant du village ou du pays). On trouve également un dérivé de ce mot dans l'expression des jeunes des banlieues des grandes villes françaises qui disent « avoir la niac » (variante orthographique de « avoir la gniaque ») qui signifie avoir la hargne ou bien la résistance dans l'adversité (sans doute pour rappeler la résistance vietnamienne relative à la guerre du Vietnam). Mais beaucoup de mots qui étaient rentrés dans la langue à l'époque coloniale et sous l'influence du courant orientaliste en sont sortis (comme « congai » : en vietnamien *con gái* pour parler d'une fille ou d'une maîtresse asiatique) ou bien persistent seulement dans le discours des personnes ayant connu la période coloniale, la colonie elle-même ou ayant été militaires pendant la guerre d'Indochine.

## Histoire de l'immigration asiatique en France et au Canada

L'immigration d'origine asiatique n'est pas un fait nouveau, ni en France ni au Canada ni au Québec. Elle remonte, dans le cas des Vietnamiens, au début du XX<sup>e</sup> siècle en France et aux années 1970 au Canada et au Québec. Mais, dans le cas des Chinois, cette immigration date du XIX<sup>e</sup> siècle pour le Canada, principalement dans l'Ouest canadien en Colombie Britannique (Vancouver). On se souvient de leur participation à la construction du *Canadian*

<sup>4</sup> M. Lévesque, D. White, « Le concept de capital social et ses usages », *Lien social et politiques*, 41, 1999, pp. 23-33; R.D Putnam, R. Leonardi, R. Nanetti, *Making Democracy Work: Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1993 ; Pierre Bourdieu, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 1980, pp. 2-3. <sup>5</sup> Denys Cuhe, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996.

*Pacific Railway*. Une de nos hypothèses est que les Vietnamiens au Canada sont très souvent confondus avec les Chinois en raison d'une présence de ces derniers sur le sol canadien qui est antérieur à celle des Vietnamiens. En cela, on peut dire que l'acculturation du Canada à la culture chinoise produit des lunettes à la société d'accueil qui fait que tout nouvel Asiatique est vu comme un Chinois puisqu'il lui ressemble, au moins sur le plan physique. Un autre point auquel nous devons faire attention est la réelle origine ethnique (à différencier de l'origine nationale), car, après 1975 et 1979, de nombreux Chinois du Vietnam et de l'ex-Indochine Française ont préféré le sol canadien au sol français où la tradition de migration chinoise est moins importante. La plupart se sont implantés au Québec du fait de la langue française qu'ils avaient en commun et de l'accueil favorable qu'on leur faisait en tant que réfugiés politiques.

Cependant, la gestion de l'immigrant chinois au Canada, tout comme aux États-Unis, a renforcé une stigmatisation de cette population en l'empêchant d'accéder à la citoyenneté canadienne. En 1885, alors que la construction du chemin de fer ne nécessitait plus de main-d'œuvre à bon marché, les Chinois souhaitèrent rester au Canada et continuer à travailler à des prix très bas, ce qui souleva un sentiment anti-chinois dans la population canadienne et perturba le marché du travail. Ainsi, le Canada mit en place cette année-là une première loi qui imposait une taxe par individu et des quotas aux immigrants chinois et asiatiques. En 1923, le *Chinese Immigration Act* interdit aux Chinois d'immigrer au Canada, sauf dans le cas des commerçants, des diplomates, des étudiants et dans certaines circonstances exceptionnelles. Cette loi fut abrogée seulement en 1947, le Canada ayant reconnu la contribution des Canadiens d'origine chinoise pendant la deuxième guerre mondiale. Cependant les Chinois ne purent immigrer au Canada librement qu'à compter de 1967.

C'est à partir de l'interdiction d'immigrer que les Chinois, qui étaient restés à la suite de la construction du chemin de fer, établirent des *Chinatown* et des associations dans les quartiers délaissés des villes canadiennes et occupèrent des professions que la plupart des Canadiens d'origine européenne ne voulaient pas occuper, comme blanchisseur ou bien ouvrier dans les usines de transformation du saumon, par exemple. Ce qui est similaire à d'autres diasporas chinoises en Europe. Il semble qu'il y ait de nombreuses similitudes entre la représentation du Chinois en Grande-Bretagne et celle du Chinois au Canada fondée en partie par une population d'origine anglaise.<sup>6</sup> Depuis la constitution des *Chinatown*, et, avec une législation anti-chinoise qui renforçait le racisme à leur égard, les Chinois s'organisaient en associations pour faire valoir leurs droits, mais aussi pour faire fonctionner leur communauté. En parallèle, la population n'avait pas une bonne opinion des *Chinatown* toujours vus comme des endroits malsains et comme le nid des épidémies (peste, variole, syphilis, etc...) et ceci, pas seulement au Canada mais également aux États-Unis et en Grande-Bretagne.<sup>7</sup> D'ailleurs, les mêmes frayeurs se répétèrent lors de l'épidémie de SRAS à Toronto en 2003, où les Vietnamiens, qui véhiculaient les mêmes représentations sur les Chinois, nous avouèrent qu'ils évitaient soigneusement Scarborough, banlieue de Toronto et nouveau quartier chinois dont les hôpitaux faisaient face à l'épidémie.<sup>8</sup> Par ailleurs, le *Chinatown* est vu aussi comme la place des trafics, du jeu et le repaire des gangs - ceux-là mêmes qui étaient issus de « clans » de certaines provinces chinoises comme le Guangdong et avaient été recrutés pour la construction du chemin de fer.

<sup>6</sup> Dans le cas britannique, voir le travail très détaillé et l'analyse pointue faite de la représentation du Chinois en Grande-Bretagne comme blanchisseur par Gregory B. Lee, *Chinas Unlimited: Making the Imaginaries of China and Chineseness*. Honolulu, University of Hawaii Press, 2003.<sup>7</sup> N. Shah, *Contagious Divides: Epidemics and Race in San Francisco's Chinatown*, Berkeley, University of California Press, 2001 ; Lee, *Chinas Unlimited*, p. 54. <sup>8</sup> Communication personnelle, enregistrée en novembre 2003. Syndrome Respiratoire Aigu Sévère, épidémie qui fit plus de 800 morts dans le monde et 44 morts au Canada, le pays occidental le plus touché.

**Malgré la libéralisation de la politique de l'immigration chinoise en 1967 et la politique du multiculturalisme mise en place en 1971 pour éliminer le racisme, on peut penser qu'une telle histoire et une telle discrimination à l'égard des Asiatiques laissent des traces dans les esprits canadiens, qu'ils soient d'origine européenne ou bien d'origine asiatique.**

**Au cours de la décennie 1991-2001, la moitié des immigrants à s'installer au Canada étaient originaires d'Asie. Cette force démographique entraîne des changements importants pour la société canadienne et la société québécoise dans les pratiques sociales et culturelles. 151 410 immigrants d'origine ethnique vietnamienne vivaient au Canada en 2001, dont 25 605 dans la région métropolitaine de Montréal, ce qui place cette communauté en cinquième position dans la liste des communautés ethnoculturelles représentées dans la région et fait de la communauté vietnamienne montréalaise la deuxième en importance du pays après celle de Toronto (Statistique Canada, 2001). Ainsi, les principales villes du Canada concentrent davantage ce que l'on appelle aujourd'hui les « minorités visibles » définies par la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* (15 décembre 1995) comme étant « les personnes, autres que les autochtones, qui ne sont pas de race blanche ou qui n'ont pas la peau blanche ». D'après cette définition, on considère comme minorités visibles les individus originaires d'Asie, d'Afrique, du monde arabe, des Philippines ou encore d'Amérique latine/du Sud et des îles du Pacifique.**

**Pour la France, on se retrouve dans une situation à l'opposé de la politique multiculturelle, où il est difficile de donner des chiffres sur la population immigrée d'origine vietnamienne ou même chinoise, car les chiffres de l'INSEE ne nous permettent pas de tenir compte de l'origine ethnique. Ainsi, d'un recensement à l'autre, les Vietnamiens qui ont acquis la nationalité française disparaissent des statistiques. Ce qui, par ailleurs, est un bon point pour lutter contre les discriminations et favoriser aussi l'insertion dans la société française. D'ailleurs, les Vietnamiens ont l'un des plus forts taux d'acquisition de la nationalité française (près de 5% au début des années 1980) parmi toutes les communautés étrangères présentes sur le territoire français (en comparaison, à la même époque seulement 0,25% pour la communauté algérienne qui est pourtant la plus importante communauté étrangère en France). Année après année, les anciens Vietnamiens disparaissent des données statistiques. Le recensement de 1999 a montré que 75% des personnes d'ancienne nationalité vietnamienne étaient devenues françaises, alors qu'elles étaient 55% en 1990.<sup>9</sup> Cependant, lors du recensement de 1999, l'INSEE dénombre 72 237 immigrés dont le pays de naissance est le Vietnam. Les représentants de la communauté vietnamienne en France, quant à eux, estimaient leur communauté à environ 300 000 personnes.<sup>10</sup>**

**Contrairement aux autres pays d'Amérique du Nord et à la Grande-Bretagne, on ne peut pas parler d'un phénomène similaire de constitution de Chinatowns en France. Certes, il existe des quartiers ethniques où sont présents les commerces asiatiques, mais sans la même concentration que dans les autres pays. Le Chinatown parisien ne se caractérise pas par une architecture extrême-orientale contrairement à la plupart des Chinatowns dans le monde. De plus, il concentre une mosaïque de populations originaires de l'Asie du Sud-Est et essentiellement des Chinois du Cambodge, du Vietnam et du Laos, dont on ne peut pas dire qu'ils représentent la majorité de la population du quartier. Selon les estimations, la population asiatique du 13<sup>ème</sup> arrondissement de Paris ne représenterait que de 7 à 10% de la population. On peut toutefois dire que, depuis 1975, environ 150 000 personnes sont arrivées en France jusqu'en 1989 en tant que réfugiés *boat people*, auxquelles il faut ajouter**

<sup>9</sup> J. Boëldieu, C. Borrel, « La population d'immigrés est stable depuis 25 ans », *INSEE Première*, 748, 2000.

<sup>10</sup> Comité Français pour la Solidarité Internationale (CFSI), *Migration et phénomènes migratoires : Flux financiers, mobilisation de l'épargne et investissement local*, Paris, Agence Française de Développement, 2004, p. 241.

50 000 rapatriés d'Indochine après la défaite de Diên Biên Phu en 1954. Ces personnes se sont en grande majorité installées en France, ce qui ne fut pas toujours le cas des premiers migrants à être venus en France avant la fin de la seconde guerre mondiale puisqu'ils étaient en France provisoirement, soit en tant que militaires ou ouvriers dans les entreprises d'armement pendant les deux conflits mondiaux, soit en tant qu'étudiants surtout dans les années 1920 et 1930.

**A** l'époque de l'empire colonial français, avant 1945, les Vietnamiens qui viennent en France sont plus ou moins volontaires à faire le voyage. Les plus volontaires d'entre eux sont les étudiants. Les moins volontaires mais tout de même motivés par des soldes plus intéressantes que le revenu moyen du riziculteur sont les tirailleurs-soldats et les ouvriers engagés dans les entreprises d'État pour produire l'armement de guerre nécessaire pendant les deux conflits mondiaux. Déjà, à cette époque, se définissent des représentations de l'autre (le colonisé). Dans un rapport du contrôle général des travailleurs et tirailleurs indochinois du premier semestre 1919 de Pierre Guesde, on peut lire le commentaire suivant:

1  
3  
1

Il m'a été donné par exemple de voir dernièrement à la Station-Magasin de la Réserve d'Orient à Miramas, nos annamites décharger des wagons et coltiner sur le dos à la manière européenne, des caisses de cartouches pesant 115 à 120 kilos qu'ils allaient porter à 40 mètres et ranger en piles de 5 à 6 mètres de hauteur. Le seul fait qu'ils arrivent à faire une semblable besogne pendant plusieurs heures de suite sans paraître peiner plus que les européens, causant et plaisantant entre eux, prouve le merveilleux parti que l'on peut tirer de cette main d'œuvre quand elle est intelligemment et paternellement dirigée comme c'est le cas au groupement de Miramas.<sup>11</sup>

**La** vision qui nous est donnée du Vietnamien (ici désigné par l'ethnonyme annamite) est celle d'un homme à l'apparence frêle mais, dans les faits, plus résistant et fort qu'il n'y paraît (donc d'apparence trompeuse, il a parfois produit un Asiatique sournois ou mystérieux). On perçoit également à travers le discours le rapport colonial de dominance et un mode de fonctionnement paternaliste qui augmente le rendement du dominé par le dominant. On saisit aussi la soumission et la représentation d'un Asiatique docile et besogneux. Cette représentation du Vietnamien travailleur et qui ne se plaint pas est sans doute celle qui a habité les esprits français à travers le XX<sup>e</sup> siècle. Curieusement, la guerre d'Indochine et la décolonisation n'ont pas eu l'air de modifier cette représentation. Au contraire, l'arrivée des rapatriés d'Indochine en 1954 a renforcé l'image du Vietnamien qui accepte le peu qu'on lui donne et ne revendique pas d'autres droits. Voyons donc à présent, compte tenu des histoires, comment les représentations des Vietnamiens en France et au Canada ont pu évoluer depuis la fin des années 1980 à aujourd'hui.

<sup>11</sup> Archives Nationales, CAOM, Indochine NF 21-225]

Notre analyse de contenu porte sur un corpus de 46 articles issus des presses françaises et canadiennes (francophones et anglophones), parus de 1988 à 2005. Ils ont été compilés à partir de Biblio branchée, qui est une base de données de périodiques électroniques accessible sur Internet.<sup>12</sup> Pour sélectionner les articles, nous avons utilisé des mots clés comme : vietnamien, réfugié asiatique, immigré, immigrant vietnamien, asiatique, diaspora asiatique, ou encore *Vietnamese immigrant* pour les textes en anglais.

Le corpus une fois constitué comporte : 19 textes issus de la presse française (*Les Échos, Libération, La Croix, Le Monde, L'Express, Le Monde Diplomatique*) ; 23 textes issus de la presse canadienne anglophone (*The Toronto Star, The Canadian Press*) ; et 5 textes issus de la presse canadienne francophone (*La Presse, Affaire Plus, Le Droit*).

L'analyse qualitative des textes et notamment des représentations du Vietnamien a permis de produire les éléments d'une carte d'identité de l'immigré vietnamien selon les pays d'accueil et chaque carte comporte des renseignements sur 4 champs principaux : (1) l'apparence physique, (2) l'appartenance ethnique et culturelle, (3) les compétences économiques et professionnelles, (4) l'organisation sociale et politique du groupe d'appartenance (la communauté).

### Les représentations du Vietnamien dans la presse française

Dans la presse française, les Vietnamiens sont décrits comme fluets, discrets, voire même silencieux et aussi visibles qu'un « spectre », des gens soigneux, calmes. On est encore très proche de la littérature coloniale et orientaliste qui aimait décrire les Asiatiques dans tout un mystère, un mythe construit de toutes pièces avec des mots. Ceci ne veut pas dire que le mythe n'a pas sa part de vérité mais plutôt qu'il exagère bien des fois la réalité. L'Indochine a été une source d'inspiration et celle-ci persiste au travers des années et sous la plume des journalistes. D'une certaine façon, on peut parler d'une « ethnicisation » du groupe vietnamien par la presse et surtout la littérature coloniale.<sup>13</sup> Les qualités des personnes d'origine vietnamienne sont très féminines et la figure de l'efféminé ou de l'androgynie jalonne les écrits de la période coloniale.<sup>14</sup>

<sup>12</sup> Disponible à <http://www.biblio.eureka.cc/Biblio/Frames/FrameMain.asp> <sup>13</sup> Nous définissons le terme d'ethnicisation comme le processus par lequel les individus sont définis en fonction de leur apparence différente comme la couleur de la peau, l'origine nationale, etc. et fonctionne alors de manière analogique menant à la discrimination des groupes et à leur stigmatisation. Voir l'article à ce sujet de Jacqueline Costa-Lascoux, « L'ethnicisation du lien social dans les banlieues françaises », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 17 (2), 2005, pp. 123-138. <sup>14</sup> Jennifer Yee, "L'Indochine androgyné: androgyny in turn-of-the century: French writing on Indochina", *Textual Practice*, 15 (2), 2001, pp. 269-282.

L'appartenance ethnique et culturelle des Vietnamiens est difficile à définir. Tantôt eurasien, tantôt chinois, le Vietnamien est mélangé avec les autres Asiatiques et souvent les anciens voisins de la péninsule Indochinoise (Laotiens, Cambodgiens). Sont-ils des Chinois du Vietnam plutôt que des Vietnamiens ? Le Vietnamien est donc difficile à identifier en tant qu'individu issu d'une nation précise. On ressent encore les effets de la période coloniale, comme si l'individu vietnamien n'avait pas de pays, ce qui est bien vrai puisque la plupart sont des réfugiés politiques. Du point de vue religieux, le Vietnamien est vu comme bouddhiste zen, attaché à ses traditions, ce qui permet d'envisager la culture de l'immigré vietnamien comme une subculture chinoise.

**Du** côté des compétences économiques et professionnelles : le Vietnamien semble être depuis longtemps le champion d'une promotion sociale spectaculaire et donc d'une intégration sans problème. Il occupe des places de fonctionnaire, commerçant, médecin ou même ouvrier de l'automobile, où il est connu pour être une main d'œuvre prisée. Les Vietnamiens se caractérisent par leur capacité à avoir, au fil du temps, constitué un lobby du commerce alimentaire ethnique dans les grandes villes. Cette image de bon élève de l'intégration est, depuis l'émergence des mouvements des sans papier en 1996, en train de se détériorer. Elle est altérée par une nouvelle figure d'un Vietnamien nouvel immigrant économique ou migrant clandestin, sans papier, voire même trafiquant de cigarettes et de vêtements. Cette nouvelle image traduit un changement important auquel les mentalités françaises n'étaient pas habituées.

**Au** niveau de l'organisation sociale et politique de la communauté, l'image colle encore avec la représentation courante du Vietnamien silencieux et bien intégré. Cette communauté semble demander peu d'aide de l'État. Leurs associations sont puissantes et se livrent à des luttes d'influence. On retombe encore dans la description d'une Asie difficile à cerner avec une communauté aux entrelacs de réseaux, dont les codes ne sont pas faciles à décrypter, donnant l'image d'une communauté relativement fermée. Cependant, la presse semble avoir du mal à qualifier la communauté vietnamienne, ne sachant pas à quel modèle elle se rattache : « ni intégration républicaine ni ghetto communautaire ». Pourtant, on est encore très nostalgique des récits d'activistes vietnamiens autrefois militants trotskistes, dont la presse française assure la mémoire. Curieusement, l'intellectuel français de gauche se sent très proche de l'ancien militant vietnamien, le militant anti-impérialiste, car ils ont partagé une communauté d'idées et de combats.

## Les représentations du Vietnamien dans la presse canadienne francophone

**Dans** la presse du Québec, nous n'avons pas trouvé beaucoup de descriptions de l'individu vietnamien ; par contre, son appartenance ethnique et culturelle était davantage documentée. Ainsi, l'immigrant Vietnamien est vu comme une « nouvelle sorte de Chinois qui parle français », « francophone et fortement scolarisé », « consommateur d'éducation ». On le connaît et, unanimement, il est un ancien réfugié *boat people*. La presse canadienne

francophone décrit ce que l'on peut vouloir de mieux au Québec, un candidat qui va renforcer la communauté d'expression française et va, de plus, s'insérer facilement par son goût pour les études et la connaissance.

**Du** côté des compétences économiques et professionnelles, les avis sont partagés, il est parfois vu comme un « voleur de job » car il est plus diplômé que le Québécois de souche, mais on reconnaît avec honnêteté qu'il est un « injecteur d'argent dans l'économie et payeur de taxes » par ses entreprises et commerces, mais aussi par les professions qu'il occupe. On le retrouve aussi restaurateur, fréquemment fonctionnaire et très souvent professionnel de la santé. Il y a peu de paysans et d'ouvriers et, finalement, la presse québécoise voit la communauté vietnamienne comme un bloc homogène d'un point de vue socio-économique et politique. Ce qui tranche beaucoup avec la représentation du Vietnamien dans la presse française, où le Vietnamien se mélange avec d'autres Chinois.

**Pour** ce qui est de l'organisation sociale et politique de la communauté, on distingue trois points essentiels qui permettent de rendre définitivement sympathique cette communauté ethnoculturelle au Québécois : son homogénéité et son opposition généralisée au communisme en font une alliée, sa revendication de la francophonie en font une sœur, et le rôle de la famille dans la solidarité de la communauté la rapproche de la culture québécoise. Bref, à première vue, la presse écrite canadienne française nous transmet une représentation des Vietnamiens qui est tout à fait polie et accueillante. Elle est peut-être liée au fait que les Québécois forment au sein du Canada une minorité culturelle et qu'ici, le multiculturalisme a davantage de sens.

## Les représentations du Vietnamien dans la presse canadienne anglophone

**Dans** la presse canadienne anglaise, principalement de Toronto et de Vancouver, on ne fait pas trop de littérature pour décrire l'immigrant vietnamien, ni physiquement, ni culturellement. On ne cherche pas à le distinguer parmi les très nombreuses minorités visibles habitant les nombreuses banlieues ethniques des grandes villes canadiennes. Le Vietnamien est vite rapproché des Chinois d'un point de vue de l'appartenance ethnique et donc communautaire. Pour ce qui est des compétences professionnelles et économiques des Vietnamiens, on ne peut pas dire qu'ils soient vus comme des immigrants productifs ou appartenant à des catégories sociales favorisées. On ne compte qu'une romancière récipiendaire d'un prix littéraire ! Mais point de personnes bien ordinaires dans le décor. Par contre, le protagoniste d'origine vietnamienne de la plupart des articles de la presse anglophone correspond à un individu qui s'adonne à la production hydroponique commerciale de marijuana, au trafic de drogue et de prostitution ou bien, dans le plus banal des cas, travaille dans des restaurants ou des bars, ce qui ne finit jamais par être très valorisant ni loin des trafics. On est donc

en face d'une représentation de l'individu vietnamien comme s'adonnant à des activités illégales, voire criminelles. Ainsi, l'organisation sociale et politique de la communauté vietnamienne est décrite comme proche du crime organisé asiatique avec des connexions avec les triades chinoises. On conte et on compte les rivalités de gangs et les règlements de compte à coups d'arme à feu ou bien simplement d'overdose d'héroïnes. La violence et la noirceur de la représentation des Vietnamiens dans cette presse est saisissante et fait contraste avec les autres presses francophones. Cependant, il faut dire que la presse anglophone est plus à l'affût du sensationnel et il est possible qu'elle laisse dans l'ombre des milliers de Vietnamiens tranquilles et productifs comme les souhaite le Canada. Ce résultat confirme aussi l'étude de Pfeifer dans son travail doctoral, où, après s'être livré à une analyse de la presse torontoise entre 1979 et 1999, il se rend compte que les discours à propos des Vietnamiens ont changé à peu près à la moitié des années 1980 et ne représentent plus que le Vietnamien en criminel.<sup>15</sup> Il met, lui aussi, en évidence un processus d'ethnisation (ou « racialization » en anglais) qui vise à créer des stéréotypes des jeunes Vietnamiens les liant aux activités des gangs. Pour lui, le processus d'ethnisation va très loin et dépasse la culture du sensationnel et de la violence de la presse. La justice et la police seraient, d'après cet auteur, également coupables de discrimination à l'égard des personnes vietnamiennes, souvent pour des problèmes de compréhension linguistique et de barrières culturelles, mais aussi en véhiculant eux-mêmes des stéréotypes, comme, par exemple, en reportant à la presse que la violence et le crime feraient partie de la culture vietnamienne du fait de la pauvreté qui persiste au pays et du passé violent de la guerre du Vietnam. Cela veut-il dire que l'individu vietnamien n'a pas d'autres choix que le crime pour s'intégrer et exister dans les provinces canadiennes anglophones ? Pourquoi une telle place dans les représentations et dans une économie parallèle, celle des gangs, vue comme le seul modèle d'entreprise américaine pour réussir en tant que personne non blanche comme l'a montré Padilla ?<sup>16</sup> Voyons ce qu'il en est dans les faits et au travers de quelques indicateurs socio-économiques des communautés vietnamiennes.

## Les indicateurs socio-économiques de la communauté vietnamienne au Canada et en France

**D'**après les statistiques du recensement de 2001 (Statistique Canada, 2003) et de quelques recherches, la communauté vietnamienne de Montréal serait globalement moins favorisée sur le plan socio-économique que la population de souche (10% de chômeurs chez les Vietnamiens contre 6% dans le reste de la population montréalaise) ou que son *alter ego* torontoise.<sup>17</sup>

**Une** réalité qui jure avec le fait que 28,3% de cette population possède un diplôme d'études universitaires contre 14,5% de l'ensemble des Montréalais. Ce sont donc des chiffres qui vont plutôt à l'encontre des représentations des Vietnamiens bien intégrés et professionnels

<sup>15</sup> Mark E. Pfeifer, *Community, Adaptation, and the Vietnamese in Toronto*, PhD Dissertation, University of Toronto, 1999, chap. 10. <sup>16</sup> Felix M. Padilla, *The Gang as an American Enterprise*, New Brunswick / New Jersey, Rutgers University Press, 1992. <sup>17</sup> Pfeifer, *Community, Adaptation, and the Vietnamese in Toronto, 1999* ; E. Richard (2003) ; Lâm Thanh Liêm « Reconversion professionnelle et intégration sociale de la communauté vietnamienne au Canada », *Eglises d'Asie*, Dossiers et documents, n°1/99, Supplément du n°279, 1999.

décrits dans la presse québécoise, même s'il est vrai que la communauté vietnamienne valorise les professions de santé (médecins, pharmaciens). Lors de la chute de Saigon, 55% du corps médical a fui le pays.<sup>18</sup> Encore aujourd'hui, 10,4% de la population active vietnamienne de Montréal se trouve d'ailleurs dans le secteur de la santé alors que ce n'est le cas que pour 5,5% de la population active de souche (Statistique Canada, 2003). Cependant, il semble que le taux de reproduction socioprofessionnelle baisse au niveau des jeunes.

**Si** certains auteurs pensent que la communauté vietnamienne de Montréal serait moins favorisée que celle de Toronto, qui est la première en importance au Canada, d'autres auteurs, comme Mark Pfeifer, montrent qu'il n'en est rien. Au contraire, ce serait à Montréal que les Vietnamiens obtiennent les revenus les plus élevés dans des emplois de services (éducation, santé, services sociaux et gouvernementaux, commerces et restaurants). Les Vietnamiens de Toronto occupent le plus souvent des emplois ouvriers dans les industries manufacturières et la construction (plus de 50%).<sup>19</sup> Pfeifer montre aussi, dans sa thèse de doctorat, que le taux de chômage des hommes vietnamiens de Toronto s'élève à plus du double (18,5%) de celui des hommes de la population générale de la ville (8,6%).<sup>20</sup> Également, il met à jour que les Vietnamiens connaissent un taux de chômage bien plus élevé que les autres minorités visibles, les jeunes et les femmes en souffrant encore plus que les autres. La solution pour remédier aux problèmes d'emploi et d'accès à l'emploi est de se servir des relations amicales et familiales pour créer de l'emploi au travers d'un commerce, ou de toute autre entreprise, mais appartenant souvent à ce que l'on peut définir comme l'économie ethnique (par exemple un restaurant de cuisine traditionnelle).

**En** France, le taux de chômage pour les immigrés vietnamiens est de 20,5% (15,9% chez les hommes et 25,8% chez les femmes) en 1999.<sup>21</sup> Ces chiffres nous décrivent une situation plutôt précaire de ce groupe issu des anciennes colonies françaises de l'ex-Indochine. Il est plus élevé que celui de la communauté de Toronto. Par ailleurs, un autre rapport sur les migrations en France, nous montre que les migrants de nationalité vietnamienne en France occupent plutôt des emplois dans les secteurs des services, que ce soit auprès des particuliers ou des entreprises, dans le commerce et, enfin, dans le secteur de l'éducation, de la santé et de l'action sociale. On peut cependant supposer que les personnes d'origine vietnamienne ayant acquis la nationalité française et qui ne sont plus comptabilisées avec leurs compatriotes occupent de meilleures places sur le marché du travail français. Mais il faut relativiser ce constat car les autres groupes d'immigrés ne connaissent pas les mêmes conditions en France. D'ailleurs, les statistiques montrent que le niveau de vie des Vietnamiens en France est supérieur à celui des communautés d'Afrique sub-saharienne qui connaissent des taux de chômage encore plus élevés.

<sup>18</sup> Lâm Thanh Liêm, « Reconversion professionnelle et intégration sociale de la communauté vietnamienne au Canada », 1999 ; Lam Thanh Liem, Jean Maïs, « La diaspora vietnamienne en France un cas particulier : la région parisienne », *Eglises d'Asie*, Dossiers et documents, n°8/95, Supplément n° 20, 1995. <sup>19</sup> Mark E. Pfeifer, "A Demographic and Socioeconomic Profile of the Vietnamese Community in Canada", *Thai Bao 2000 Annual Yearbook* (Texte disponible sur Internet à : <http://ceris.metropolis.net/Virtual%20Library/community/pfeifer1/pfeifer1.html>). <sup>20</sup> Pfeifer, "Community", *Adaptation, and the Vietnamese in Toronto*, 1999. <sup>21</sup> Chiffre du recensement de 1999, source de l'INSEE et extrait du rapport du CFSI (2004), p. 32. <sup>22</sup> Asale Angel-Ajani, "Diasporic Conditions: Mapping the Discourses of Race and Criminality in Italy", *Transforming Anthropology*, 2002, 11 (1), pp. 36-46; Asale Angel-Ajani, "A Question of Dangerous Races ? ", *Punishment & Society*, 2003, 5 (4), pp. 433-448. <sup>23</sup> Bonnie Urciuoli, "Acceptable Difference: The Cultural Evolution of the Model Ethnic American Citizen", *PoLAR*, 1994, 17 (2), pp. 19-35.

## Conclusion

**A** la lumière des indicateurs socio-économiques, on peut comprendre que l'insertion économique et sociale des communautés vietnamiennes dans les sociétés d'accueil n'est pas des plus faciles. On peut donc attribuer une part de réalité à certaines des représentations trouvées dans la presse, cependant, on observe que des mythes y sont véhiculés et surtout des stéréotypes s'y sont créés à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Il persiste une confusion ou un amalgame entre Vietnamiens et Chinois, ce qui fait que la culture vietnamienne est définie le plus souvent comme une subculture chinoise.

Les politiques sociales et la législation gérant l'immigration au Canada comme en France jouent un rôle important dans les représentations des immigrants vietnamiens.

Ainsi, l'analyse de contenu des articles de presse a permis la mise en évidence de trois représentations différentes des communautés vietnamiennes chacune fonctionnant sur le mode d'une ethnicisation du groupe vietnamien : pour la France, on assiste à une ethnicisation des Vietnamiens en lien avec le rapport colonial ; pour le Québec, il s'agit d'une ethnicisation qui mène à une discrimination positive et répond à la politique multiculturelle de la province et au droit à la différence francophone ; pour le Canada anglophone et surtout pour la région de Toronto, nous nous trouvons en présence d'une ethnicisation criminalisante et stigmatisante des Vietnamiens. Quelque part, on a l'impression que le rapport à l'Autre, l'étranger, qui nous est plus ou moins familier ou proche culturellement, est fondateur de la forme que prendra l'ethnicisation. Cela ne veut pas dire qu'il y ait bonne ou mauvaise ethnicisation puisque ce processus mène tôt ou tard à la stigmatisation, à l'exclusion et au racisme. Les Vietnamiens ne sont pas les seuls à souffrir de discrimination et même d'une criminalisation, d'autres recherches en Europe et à propos d'autres migrants, dont des femmes d'origine africaine, montrent les mêmes phénomènes.<sup>22</sup> Ces études trahissent, la plupart du temps, notre pauvre connaissance de l'Autre, de sa culture que l'on travestit en « race » grotesque et stéréotypée, mais elles mettent aussi en relief la faiblesse de nos institutions qui ne protègent pas l'individu et le droit à la différence.

En fait, que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe, la clé de la citoyenneté pour les migrants est de devenir blanc, d'être un producteur et de se conformer au modèle de la classe moyenne. C'est ce qui arrive au migrant dont on ne parle pas dans la presse, celui qui a obtenu sa nationalité française ou sa citoyenneté canadienne et qui se trouve finalement avoir, à ce moment là, des « différences acceptables ». <sup>23</sup> Ceci justifie donc tout à fait les stratégies d'intégration des jeunes que nous avons interrogés au début des années 1990. Ils voulaient se démarquer des « rôles d'Asiatiques de service » et parvenir à se hisser sur les barreaux supérieurs de l'échelle sociale grâce aux diplômes.

Intello ou trafiquant ? Restaurateur ou médecin ?

Maintenant, il faut se poser la question: est-ce que le migrant répond toujours au reflet de miroir qu'on lui renvoie et à cette « bonne » ou « mauvaise » réputation ? Peut-il en sortir ? Peut-il réussir ailleurs que là où on l'attend ?